

408 HISTOIRE DE LA CONQUESTE
ni qu'il demeurât avec ceux qu'il vouloit détruire. Ainsi il semble que c'étoit une action indigne de la prudence de Cortez, de mépriser un homme dont il pouvoit avoir besoin en plusieurs rencontres : & l'incivilité qu'on attribue à ce General comme un effet de ce bonheur, ne convient pas à son genie. On peut donc croire, ou au moins soupçonner, que Herrera avoit donné, sur un foible fondement, dans cette opinion, en tombant sur le Manuscrit de Bernard Diaz, interprete trop passionné des actions de Cortez ; & il se peut faire qu'il a adopté ce sentiment, afin de faire une vaine parade d'érudition sur la maxime de Tacite : dangereuse ambition des Historiens, qui estropient la verité, pour l'appliquer selon leur sens, aux remarques qui leur plaisent ; ignorant que c'est un secret de l'art tres-difficile, d'accorder la verité avec l'érudition.

CHAPITRE XII.

Les motifs qui avoient obligé les Mexicains à prendre les armes. Ordaz sort avec quelques Compagnies, pour reconnoître l'état de la Ville. Il donne dans une embuscade ; & Cortez se détermine à la guerre.

Deux ou trois jours avant que l'armée Espagnole fût arrivée à Mexique, les rebelles s'étoient retirez de l'autre côté de la Ville, en cessant les hostilités de propos délibéré, ainsi qu'on put le juger aisément par ce qui suivit. L'excez de leur nombre leur avoit donné une grande confiance ; & leur orgueil s'étoit élevé, par la mort de trois ou quatre Espagnols tuez dans les combats precedens : aventure extraordinaire, où ils avoient acquis une nouvelle insolence, aux dépens de la vie de plusieurs revoltez. Ils avoient appris que Cortez s'avançoit, & ils ne pouvoient ignorer que ses forces ne fussent considerablement augmentées ; néanmoins elles leur parurent si peu redoutables, qu'ils usèrent de ce stratagème, en se retirant de dessein premedité, afin de lais-

ser

ser l'entrée libre aux Espagnols, & de les exterminer tous ensemble, lorsqu'ils les tiendroient renfermez dans la Ville. On ne penetra point d'abord ce dessein, quoyque leur retraite parût suspecte, & qu'on se trompe rarement, lorsqu'on juge des actions de son ennemi par les regles de la malice.

Toute l'armée se logea dans l'enceinte du quartier même, où les Espagnols & les Tlascalteques trouverent du couvert. On posa les corps de gardes & les sentinelles, suivant toutes les précautions requises, en un tems où la guerre avoit cessé sans qu'il en parût de sujet : après quoy le General se retira à part avec Alvarado, afin de s'instruire de l'origine de ce soulèvement, & de connoître la source du mal, avant que d'y apporter du remede. On rencontre sur ce sujet les mêmes contradictions qui ont si souvent arrêté le cours de nôtre plume. Quelques Auteurs disent que la conspiration du Peuple de Mexique se forma par les intelligences que Narvaez avoit en cette Ville. D'autres soutiennent que Motezuma en fut l'auteur, par le desir qu'il avoit de recouvrer la liberté : sur quoy il n'est pas necessaire de nous arrêter, puisqu'on a vû le peu de fondement de ces secretes negociations, qu'on attribuoit à Narvaez ; & que Motezuma n'avoit point de part à la fureur de son Peuple. D'autres en ont cherché la source dans la fidelité des Mexicains, qui prirent les armes afin de tirer leur Prince de l'oppression où il étoit ; & ce sentiment s'accorde plus avec la raison, qu'avec la verité. Enfin on a attribué cette rupture aux Sacrificateurs des Idoles, assez probablement ; puisqu'ils se trouverent mêlez fort avant dans la sedition, publiant à haute voix les menaces de leurs Dieux, & inspirant aux autres cette même fureur qui les dispoit à recevoir les réponses de ces detestables Oracles. Ils repetoient ce que le Demon leur annonçoit ; & quoyqu'ils ne fussent pas les premiers auteurs du soulèvement, ils luy donnerent en effet beaucoup de chaleur, en irritant les esprits, & entretenant la sedition.

Les Ecrivains Etrangers s'éloignent encore davantage du vrai semblable, en mettant l'origine & les motifs de ce mouvement entre les cruautés atroces dont ils tâchent de noircir la conduite des Espagnols en la conquête des Indes. Ce qu'il

Fff

y a de plus fâcheux, est qu'ils appuient la malignité de leur recit, par l'autorité du Pere Barthelemi de las Casas, ou Casaus, qui fut Evêque de Chiapa, dont ils copient ou traduisent les paroles, en nous chargeant par le témoignage d'un Auteur de nôtre Nation, & d'une qualité distinguée. Il a écrit, comme on le void encore dans ses Ouvrages, que les Mexicains voulant divertir & regaler leur Empereur, preparerent une danse ou bal public, de ceux qu'ils appellent Mitoles; & que Alvarado voiant la quantité des joiaux dont ils étoient parez, vint avec tous ses Soldats attaquer ces miserables, qu'il massacra pour les dépouiller; & qu'en cette funeste occasion, plus de deux mille Nobles Mexicains passerent au fil de l'épée: ce qui, selon cette Relation, reduit la conspiration aux termes d'une juste vengeance. Comme cette action est trop outrée pour tomber dans le sens d'un Capitaine, elle ne paroît pas seulement extravagante, mais encore impossible: surquoy il est bon de sçavoir que ce Prelat sollicitoit alors le soulagement des Indiens, & que pour encherir ce qu'on leur faisoit souffrir, il s'est moins attaché à la verité, qu'à l'exageration. La plus grande partie de nos Auteurs l'ont convaincu d'un défaut de lumieres & de bonnes informations sur ces énormes cruautéz dont il a accusé les Espagnols; & l'on est trop heureux de le trouver si bien refuté, qu'on n'ait rien à démêler avec le respect qui est dû à sa dignité.

La verité constante est donc, que peu de tems après le départ de Cortez, Alvarado reconnut que les Nobles Mexicains relâchoient beaucoup de l'attention & de la complaisance qu'ils avoient pour les Espagnols; & que cette nouveauté l'obligea de les observer, & de veiller sur leurs démarches. Il détacha quelques-uns de ses confidens pour éclairer ce qui se passoit dans la Ville; & il apprit que le Peuple devenoit inquiet & misterieux: qu'on faisoit des assemblées en des maisons particulieres, avec certaines précautions mal concertées, qui cachotent le projet & découvroient l'intention. Il anima ses confidens, & reçut enfin par leur moien, des lumieres tres-sûres d'une conspiration formée contre les Espagnols, aiant gagné quelques-uns des Conjurez mêmes, qui en apporterent les avis, en detestant la trahison, sans oublier leurs intérêts. On approchoit du jour destiné à une grande Fête des

Idoles, qu'ils celebrent par ces danses publiques, qui confondoient les Nobles indifferemment avec le Peuple, & qui mettoient toute la Ville en rumeur. Les Conjurez avoient choisi ce jour-là pour l'exécution de leur dessein, supposant qu'il leur seroit fort aisé de s'assembler ainsi à découvert, sans que cette nouveauté pût donner aucun soupçon. Leur dessein étoit de commencer le bal, afin de soulever le Peuple, en publiant qu'il s'agissoit de la liberté de leur Prince, & de la défense de leurs Dieux; remettant à ce moment la déclaration de l'entreprise, pour ne hazarder point un secret de cette importance, en le confiant mal à propos à la discretion de tout un Peuple: & veritablement cela n'étoit pas mal imaginé, la malice étant ordinairement soutenue de quelque sorte d'esprit.

Quelques-uns des principaux auteurs de la conjuration vinrent rendre visite à Alvarado, au matin du jour qui precedoit cette Fête solennelle, & ils luy demanderent permission de la celebrer; tâchant de luy fermer les yeux par cette soumission affectée. Alvarado, dont les soupçons n'étoient pas encore pleinement éclaircis, leur accorda la permission, à la charge qu'ils ne porteroient point d'armes, & qu'ils ne répandroient point de sang humain dans leurs sacrifices: cependant il apprit cette même nuit, qu'ils alloient en secret cacher leurs armes, en un endroit fort proche du Temple. Alors voiant tous ses doutes levez, il prit une resolution temeraire, à la verité; mais qu'on auroit pu considerer comme un bon remede à un mal si violent, s'il avoit été appliqué avec une juste moderation. Alvarado prit donc ses mesures pour attaquer les Conjurez au commencement du bal, sans leur donner le loisir de prendre leurs armes, ni de soulever le Peuple: ce qu'il fit en sortant avec cinquante Espagnols, sous pretexte de venir prendre leur part du regale, par pure curiosité. Ils trouverent ces Nobles à demi yvres, tant par la fumée des liqueurs, que par l'excez de la joie qu'ils sentoient d'avoir conduit heureusement leur trahison jusqu'à ce point-là. Les Espagnols les chargerent, & les desfirent sans aucune resistance, en blessant & tuant ceux qui n'eurent ni l'esprit, ni le tems de fuir, ou de se jeter par les fenêtrés du Temple. L'intention du Capitaine Espagnol étoit de les

châtier, & de les separer, ce qu'il obtint sans difficulté; mais non pas sans quelque desordre, parce que ses Soldats se jetterent sur les blesez & sur les morts pour arracher les joiaux qu'ils portoient. Il étoit difficile alors de retenir cette licence, & il l'est presque toujours quand le Soldat a le fer à la main, & l'or devant les yeux.

Tout cela fut exécuté avec plus d'ardeur que de prudence; les Espagnols se retirerent avec toute la fierté des vainqueurs, sans que leur Capitaine prit le soin d'informer le peuple des motifs de cette action. Il devoit publier la trahison que ces Nobles avoient dressée contre luy: montrer les armes qu'ils avoient cachées, ou faire quelque chose de sa part, afin de tourner en sa faveur les esprits de la multitude, qui a toujours assez de disposition à se chagriner contre la Noblesse. Mais Alvarado satisfait de la justice de l'action, & du bonheur de l'exécution, ne connut pas combien il luy importoit d'y ajoûter les ornemens de la raison; & le peuple qui ignoroit la conspiration, & qui voioit le carnage qu'on avoit fait de ses Nobles, & les joiaux qu'on leur avoit arrachez, attribua ce procedé à une avarice enragée, & en conçut tant de fureur qu'il prit les armes en un moment, & forma un corps effroyable de seditieux, qui se trouverent soulevez sans que les premiers conjurez y eussent contribué aucun de leurs soins.

Le General representa fortement à Alvarado sa témérité, & sur tout l'imprudance d'avoir hazardé la plus grande partie de ses forces en un jour, où toute la Ville étoit en mouvement, laissant le quartier qui devoit faire le premier de ses soins, exposé à tous les accidens qui pouvoient arriver. Il luy témoigna son deplaisir de ce qu'il avoit caché à l'Empereur les premiers sujets de ses inquietudes; parce qu'Alvarado n'eut aucune confiance en Motezuma, jusques à ce qu'il le vid combattre à son côté dans les occasions qui suivirent. Au lieu qu'il devoit communiquer ses soupçons à ce Prince, quand ce n'auroit pas été à dessein de se prevaloir de son autorité; mais afin de sonder son cœur, & de connoître s'il étoit sûr de le laisser avec une si foible garde; ce qui étoit presque la même chose que tourner le dos à l'ennemi, dont on a plus de lieu de se défier. Enfin, il blâma le peu de con-

sideration qu'il avoit eu, de ne pas justifier sur l'heure une conduite si violente à l'exterieur auprès du peuple de Mexique, & même des coupables qu'il auroit mis dans leur tort. Ces reproches du General font bien voir que cette action, en ses motifs, & en ses circonstances, n'avoit pas la malignité qu'on luy avoit imputée; puisque Cortez n'en seroit pas demeuré aux simples paroles, pour châtier un crime aussi atroce, & il n'auroit pas manqué de prendre occasion d'en punir l'auteur; au moins par la prison, afin de faciliter un accommodement, par cette espece de satisfaction. Aussi trouvons nous qu'Alvarado même en fit la proposition au General, comme d'un moien propre à ramener les esprits de ce peuple; mais que Cortez le rejetta, jugeant qu'il étoit bien plus noble de prendre la voie de publier les justes raisons qu'on avoit eu de punir les premiers conjurez, pour defabuser le peuple, & affoiblir la faction des Nobles.

Les revoltez ne parurent point ce soir, & il n'arriva aucun accident capable de troubler le repos de la nuit. Le jour vint; & le General voiant que le silence des ennemis duroit encore, & qu'il paroïsoit infidele, à cause qu'on ne remarquoit pas un seul homme dans les ruës; ni dans tout ce qui étoit à la portée de la vûe, il fit sortir Diego d'Ordaz pour reconnoître la Ville, & penetrer le fonds de ce mystere. Ce Capitaine suivi de quatre cens soldats Espagnols ou Tlascalteques, marcha en bon ordre par la grande ruë, & découvrit bientôt une troupe d'Indiens en armes, que les ennemis avoient jettée devant eux, à dessein de l'amorcer. Il s'avança, voulant faire quelques prisonniers, afin de prendre langue; lorsqu'il se vid en tête une effroyable multitude de gens bien armez, & un moment après une autre armée qui ne cedit point en nombre à la premiere, vint luy donner à dos. Ce gros s'étoit tenu caché dans les ruës qui traversoient la principale avenue; & l'une & l'autre troupe chargea les Espagnols avec une égale ferocité, au même tems qu'une troisième armée de menu Peuple parut aux fenestres & sur les terrasses, en si grande confusion, qu'elle sembloit ôter à nos Soldats jusques à la respiration, en remplissant l'air de pierres & de traits.

Ordaz eut besoin de toute sa valeur & de son experience pour se tirer de ce peril promptement & sans desordre. Il for-

414 HISTOIRE DE LA CONQUESTE
ma son bataillon suivant le terrain, faisant le premier & le dernier rang des Soldats armez de piques & d'épées, pour faire tête devant & derriere, durant que les Arquebusiers tiroient aux fenêtres & aux terrasses. Il luy fut impossible d'avertir le General du danger où il se trouvoit: & Cortez n'ayant point d'avis, ne crut pas que ce Capitaine eût besoin de secours, supposant qu'il avoit assez de forces pour exécuter l'ordre qu'on luy avoit donné. Néanmoins la chaleur du combat ne dura pas long-tems, parce que les Indiens chargerent confusément; en sorte que le trop grand nombre leur ôtoit l'usage de leurs armes; ou qu'ils perdirent tant de monde à la premiere attaque, que les autres se retirerent à une distance où ils ne pouvoient offenser les nôtres, ni en être offenzés. Les Arquebusiers eurent bien-tôt nettoïé les terrasses: & Ordaz, qui venoit seulement pour reconnoître, & qui ne jugeoit pas à propos de s'engager plus avant, voiant que les ennemis l'entouroient de loin, sans combattre autrement que par des cris & des menaces, se resolut de s'ouvrir à coups d'épée, le chemin de sa retraite: sur quoy il donna ses ordres, gardant la même forme de bataille; & fit charger vigoureusement ceux qui occupoient la rue qui conduisoit au quartier des Espagnols, au même-tems qu'on repoussoit les autres qui s'avançoient à l'avant-garde, & qu'on tiroit à ceux qui se découvroient au haut des maisons. Ainsi ce Capitaine fit sa retraite avec beaucoup de peine; & elle luy coûta du sang, luy-même ayant été blessé, avec la plus grande partie de ses Compagnons. Il en mourut huit sur la place; & peut-être étoient-ils de la troupe des Tlascalteques, puisqu'on n'a parlé que d'un Espagnol, qui se signala fort en cette rencontre, & qui mourut en faisant son devoir avec beaucoup de gloire. Diaz rapporte les exploits de ce brave homme, & dit qu'il se nommoit Lezcano. Les autres Auteurs n'en ont rien dit, & l'on ne sçait point son vrai nom, qui meritoit d'être connu de la posterité, qui doit néanmoins honorer sous ce surnom la memoire de ce vaillant Soldat. Cortez connut par ce succez, qu'il n'étoit pas tems d'avancer des propositions, qui en diminuant la reputation de ses forces, augmenteroient l'insolence des revoltés. Il resolut de leur laisser souhaiter d'eux-mêmes la paix, avant que de la proposer; &

D U M E X I Q U E. LIVRE IV. 415
voulant leur inspirer le desir du repos par la rigueur du châ-
timent, il se preparoit à entrer dans la Ville, avec la plus
grande partie de son armée. Le General n'avoit alors per-
sonne dont il pût se servir pour insinuer un accommodement:
Morezuma se défioit de son autorité, & craignoit une deso-
beissance de la part de ses Sujets; & entre ces rebelles il n'y
avoit ni commandement, ni obeissance. Tous commandoient,
& personne ne vouloit obeïr: c'étoit un amas confus, sans
gouvernement & sans distinction, composé de Noblesse &
de Peuple. Cortez souhaitoit ardemment de prendre les voies
de la douceur, & il ne desespéroit pas d'y parvenir; mais il
croïoit devoir la faire attendre, avant que d'emploier la per-
suasion: en quoy il se gouvernoit comme un Capitaine sage
& adroit; parce qu'il n'est ni sûr, ni avantageux, d'opposer
la raison desarmée, à l'impetuosité d'un Peuple seditieux; puis-
qu'elle ne fait, pour ainsi dire, que begaier, lorsqu'elle n'est
point soutenuë par les armes; & que le Peuple est un monstre
inexorable, à qui les oreilles manquent, quoyqu'il ait une in-
finité de têtes.

CHAPITRE XIII.

*Les Mexicains attaquent le quartier des Espagnols, &
sont repoussez. Cortez fait deux sorties contre eux;
& quoyqu'il les eût batus en ces deux rencontres, il
void peu d'esperance de les reduire.*

LEs Mexicains poursuivirent vivement Ordaz & sa troupe: ils traitoient sa retraite de fuite; & ils poufferent leur vic-
toire pretenduë avec une fureur aveugle, qui dura jusqu'à ce
que l'artillerie du quartier l'arrêta, malgré eux. Le carnage
qu'elle fit dans leurs troupes, les obligea à reculer, autant
qu'il étoit nécessaire pour s'éloigner du peril: néanmoins
ils firent alte à la vûë des Espagnols; & on connut par leur
silence, & par la diligence dont ils userent à se rassembler &